

Richard Abibon

Critique de : **la violence du psy**

La psychanalyse à l'épreuve la violence parentale (Dernière partie)

par Igor Reitzman

<https://lmsi.net/La-violence-du-psy?fbclid=IwAR0rIX64QkcC1iwFO5n6mCyokMwaVitFpvqvvhiiNaiFxo5vtDcnXt44jI8>

L'auteur différencie et sensualité et sexualité :

La sensualité parle du plaisir éprouvé par les différents sens : On peut vivre la sensualité au contact d'un autre corps, mais aussi par sa peau doucement chauffée au soleil de printemps, mais aussi par l'œil et l'oreille accueillant la beauté, mais aussi en dégustant un mets savoureux. Les satisfactions anales du jeune enfant relèvent de la sensualité, comme le soulagement de tout être humain qui a dû différer trop longtemps une légitime exonération.

Pour le Robert, la sexualité désigne

« l'ensemble des comportements relatifs à l'instinct sexuel et à sa satisfaction ».

Je préfère dire que la sexualité est l'ensemble des comportements et des représentations, conscientes ou non, qui directement ou indirectement tendent à produire un orgasme. L'adulte contemplant un enfant au sein peut éprouver un plaisir éventuellement sexuel et attribuer à l'enfant son propre trouble.

Puis il se gausse des interprétations sexuelles de Freud :

Le grand homme ne s'aperçoit pas qu'il nous parle, non de l'inconscient de Dora, mais de son propre inconscient...

En jouant avec de telles interprétations, Freud nous offre une grille de lecture qui serait arbitraire pour tout autre, mais qui est pertinente pour ses propres pratiques.

L'auteur fait de même, en substituant, à ce qu'il appelle la grille de lecture freudienne, la sienne propre. Dans cette dernière il s'agit à tout prix de préserver la pureté de l'enfant : sensualité, oui, sexualité, non :

Ce besoin de chaleur, d'attention, de contacts – qu'on trouve aussi bien chez le chaton – cherche d'ailleurs aussi à se satisfaire auprès d'autres personnes que la mère, et en premier lieu le père. Ce besoin de confisquer la mère, en écartant les rivaux (le père mais aussi les frères et sœurs), n'a rien à voir avec un désir sexuel.

C'est bien pourquoi j'ai cessé il y a bien longtemps de parler des autres pour ne livrer que ce qui vient de moi-même. au moins je ne dis pas : Freud pense ceci et cela, les enfants ressentent ceci et cela. Ma théorie vient de ma pratique et de l'enfant que je suis resté dans l'inconscient.

La théorie freudienne sur l'Oedipe constitue un magnifique exemple de projection au sens freudien du terme : j'attribue à l'autre ce que je refuse de voir en moi.

C'est exactement ce qui se passe : il nous parle de ce qu'il refuse de voir en lui, et qu'il attribue à la perversité de Freud.

La candeur de l'enfant fournit l'écran de toutes les projections :

Ce n'est pas moi, Sigmund, moi le père qui rêve d'avoir une relation sexuelle avec ma fille Mathilde. C'est elle qui rêve d'avoir un enfant de moi. Ce n'est pas anormal puisque toutes les petites filles font le même rêve. D'ailleurs quand elle avait trois ans, elle voulait toujours grimper sur mes genoux. N'est-ce pas la preuve d'une perverse précocité ?

Je ne sais pas si Freud a effectivement dit ça. Mais le propos en lui-même entonne la vaste fumisterie qui court encore aujourd'hui : il y a des pervers, et le pervers c'est forcément l'autre, jamais moi. Mais moi je peux dire ça avec certitude : oui, j'ai rêvé d'avoir une relation sexuelle avec ma fille. Et j'ai entendu ça aussi chez mes analysants. Et les mythes du monde entier ne parlent que de cela.

Un tel discours n'aurait évidemment eu aucune audience s'il n'y avait un peu partout dans toutes les couches de la population, des gens qui ont eu à subir très tôt la séduction par des adultes et qui ont « oublié » le geste de l'autre alors que leur corps en est resté prématurément érotisé, que leur personnalité en fut définitivement troublée, orientée sensuellement à partir de choix faits par d'autres...

Il continue de parler des autres sans nous dire comment il sait ce que les autres pensent.

Moi je peux dire que j'ai le souvenir de moi, bébé, tout nu dans mon berceau, ma mère jouant avec mon zizi en riant aux éclats. Et moi aussi, je ris aux éclats, j'adore ça. C'est peut-être un des meilleurs souvenirs que j'ai de ma mère. C'est en ce sens-là que j'ai le droit de dire : en ce qui me concerne, ce n'était pas de la simple sensualité, ni le besoin de me blottir contre maman, ni le besoin d'être rassuré, ni le besoin de tendresse. C'était bien un plaisir ressenti dans mon zizi. Pour les autres, je ne sais pas, mais tant qu'ils ne parleront pas d'eux, personne ne le saura.

On va dire que j'avais une mère particulièrement perverse ? Et que la plupart des autres ne sont pas ainsi ? qu'en sais-je et qu'en sait-on ? tant que chacun parlera, écrira des articles sur les autres sans jamais se mouiller soi-même, nous resterons dans l'ignorance sur ce point. Et tout me monde continuera à projeter sur les autres tout en disant que ces autres projettent.

A l'inverse quand, devenu grand, j'ai constaté que ma mère se mettait systématiquement du côté de mes ennemis, quand elle m'a dit, le jour où je me rendais à mon premier bal : « les filles ne voudront pas de toi », là, je trouve qu'elle a abusé.

Lorsque Freud affirme qu'il y a chez *tout* jeune enfant une *perversité polymorphe* et un désir de possession sexuelle du parent de l'autre sexe, il pense faire œuvre scientifique alors qu'il nous parle simplement de ce qu'il a jadis subi mais travesti de façon à mettre les pères hors de cause.

En parlant de l'autre, de Freud, l'auteur pratique lui-même la projection qu'il dénonce chez Freud. Comment peut-il savoir ce que Freud a subi, enfant ?

Et d'invoquer le droit des enfants à disposer d'eux-mêmes. Loin d'être des criminels, les pédophiles seraient donc des libérateurs.

L'obs a-t-il dit cela ? je n'en sais rien, les citations sont tronquées. Il y a glissement sémantique pas très honnête : la psychanalyse insiste sur la responsabilité du sujet. Si ça devient le droit à disposer de soi-même, c'est pas mal, mais quand ça se transforme aussitôt en appel à la pédophilie, il y a mal donne. Quand je raconte le plaisir que j'ai pris aux attouchements de ma mère, je n'en déduis aucune morale pour les autres, sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Je raconte mon expérience et c'est tout. Et cela à son intérêt, puisque ça dément les propos lénifiants de l'auteur sur une sensualité qui serait bien distincte de la sexualité.

Burger, gourou de l'instinctothérapie, sollicite à son tour, à l'intention de ses disciples, les thèses freudiennes pour justifier les parents incestueux :

« Pourquoi ne laisserions-nous pas nos enfants exprimer les pulsions incestueuses de cette période oedipienne ? Le problème serait fondamentalement résolu (...) On peut se demander pourquoi le père de la psychanalyse n'a pas envisagé cette éventualité (...)

Et bien justement, il ne l'a pas envisagée. Alors pourquoi faire appel à d'autres qui ne sont pas psychanalystes (instinctothérapie) pour énoncer des paroles qui n'ont rien à voir avec Freud, ni avec la psychanalyse, pour critiquer la psychanalyse ? là, c'est pour le moins malhonnête.

On voit bien que la visée de l'auteur est essentiellement morale, et moralisante. Il ne s'appuie sur aucune expérience, mais uniquement sur ce qui lui déplaît dans la doctrine freudienne.

Dans notre société, le complexe d'Œdipe est devenu un facteur explicatif volontiers invoqué, même de façon très vague, pour défendre la réputation de pères mis en cause par leur enfant devant un tribunal. C'est devenu parmi les gens cultivés, une sorte de dogme qui a pris la place du dogme de la sainte trinité.

Des citations ? des exemples de procès avec des paroles précises ? on n'en aura pas. Mais quoi qu'il en soit, je considère que la justice n'est pas l'affaire de la psychanalyse. Quoiqu'on dise dans les prétoires, ce n'est pas ce qu'on y plaide qui va permettre d'apprécier ce qu'est la psychanalyse, ou même le complexe d'Œdipe. Ce sont des arguments juridiques que les avocats se lancent à la tête pour gagner chacun leur cause, dans un sens puis dans le contraire. Ce n'est pas de la psychanalyse et la psychanalyse ne peut pas être jugée à son tour par des arguties de prétoire.

Serge Lebovici, professeur émérite de psychiatrie de l'enfant et vice-président d'honneur de l'Association Internationale de Psychanalyse :

« Lorsque les féministes et les associations de victimes de l'inceste refusent l'explication oedipienne, elles ont probablement raison de dénoncer le phallocentrisme freudien qui accuse l'oedipe féminin de porter la responsabilité de la violence incestueuse des pères.

Oui, les féministes ont raison, mais pour les mêmes raisons que l'on défend une cause dans un prétoire. Ce n'est pas la raison psychanalytique. Par ailleurs, quand quelqu'un est victime d'inceste, je ne vois pas en quoi il serait bon d'invoquer l'explication Œdipienne. Ça explique quoi à qui ? ce qu'il faut leur expliquer par contre, à tous ces gens, c'est que, quand quelqu'un est victime d'un inceste, l'Œdipe ne justifie rien, ni n'explique rien. Il y a une victime et un coupable, c'est tout. Il s'agit de justice, et non de psychanalyse.

Mercredi 9 septembre 2020